

Chapitre XVIII

Bellérophon fut le premier héros mélancolique du monde des anciens Grecs.

Homère dit de lui dans l'Iliade: « Objet de haine pour les dieux, seul, sur la plaine d'Aléion, un homme au cœur que la tristesse mange, évitant la trace de tous les autres hommes, erre. » Toute la mélancolie est contenue dans ces vers que Homère a écrits ou dictés. Persécution, esseulement, asymbolie, misanthropie. Et surtout ce cœur que le chagrin dévore pareil à un fauve acharné sur sa proie. Autophagie du malheur. Je suis un Vieux-Pays. Jamais je ne pus m'empêcher de répondre présent aux brusques appels de solitude et de silence où me plongeait la présence de l'humanité criante, hurlante, jacassante, piétinante, avançant en nations pour tuer ou s'amassant en foule désordonnée pour voir tuer. Rares les fois où je n'ai pas précipité mon départ avec imprudence. Ceux qui me voient m'éclipser en un instant supposent à tort que l'angoisse commande cette fuite soudaine. C'est pire que l'angoisse : c'est le sentiment de l'humanité.

Solitudo est un vieux mot latin qui signifiait le désert.

L'appel de la solitude est une des voix les plus irrésistibles qu'adressèrent dès l'origine les sociétés aux hommes.

La solitude est une expérience universelle. Cette expérience est plus ancienne que la vie sociale car toute la première vie, dans le premier royaume, a été une vie solitaire.

Saint Augustin a écrit : La vie avant de naître fut une expérience.

En chinois Lire et Seul sont des homophones.

Seul avec le Seul.

Ouvrant un livre il ouvrait sa porte aux morts et il les accueillait. Il ne savait plus s'il était sur terre.

Chapitre XXI

Ipsimus

Le maître dans la Rome ancienne était appelé *Ipsimus* par les esclaves. Si ipse signifie lui-même, le superlatif de « ipse » renvoie à un « plus lui-même que tous les lui-même ». C'est ainsi que le superlatif de la domination définit à l'intérieur de son nom la servilité sur laquelle elle prend ascendant. Dans la vie sociale l'extrême dépendance est continûment consentie à l'identité extrême du maître par les « sujets » qui ont renoncé à toute vie personnelle. Tout petit humain est sujet (ego) dès l'instant où il s'assujettit lui-même, de son propre mouvement, en acquérant la langue de la communauté.

C'est l'âme comme obéissance et comme foi.

Pourquoi la rébellion est-elle toujours à la fois aussi incroyablement aisée et aussi incroyablement rare ?

L'*Ipsimus* des Romains fonde le « Il » persécuteur. Le « Il » auquel les paranoïques croient comme à leur père. Cet *Ipsimus* fauve devient le tyran des sociétés autocratiques. Cet *ipsimus* divin devient la majorité dans les sociétés démocratiques. Ils disent que je... Ils veulent que je... Ils pensent que je... Ce n'est même plus une égophorie consentie qui dispense le langage au cœur de celui qui l'emploie, c'est la doxa devenue *ipsima*. C'est l'opinion de tous devenue règle. C'est la « loi du marché » devenue désir. C'est l'enquête d'opinion incessante. Ce sont les prévisions de vote qui précèdent l'élection et qui entraînent la curée plus sanglante. Hommes, vous n'allez pas sans cesse vous priver de tout afin de nourrir l'Inca, Pharaon, Dieu, l'empereur Napoléon I^{er}. Mais les sociétés humaines ne veulent pas sortir de la religion qui les enivre, qui les oppose, qui enchante les guerres qui elles-mêmes alimentent sans fin leur excitation et amplifient leur foi.

Montrer son dos à la société, s'interrompre de croire, se détourner de tout ce qui est regard, préférer lire à surveiller, protéger ceux qui ont disparu des survivants qui les dénigrent, secourir ce qui n'est pas visible, voilà les vertus. Les rares qui ont l'unique courage de fuir surgissent au cœur de la forêt.

Chapitre XXII

La communication séparée et sacrée

Nous emportons avec nous lorsque nous crions pour la première fois dans le jour la perte d'un monde obscur, aphone, solitaire et liquide. Toujours ce lieu et ce silence nous seront dérobés. Toujours une caverne noire, des voies souterraines, des ombres avant soi, des sombres bords, une rive trempée hantent l'âme des hommes partout. Tous les vivipares ont leur tanière. C'est l'idée d'un lieu qui ne serait pas mien mais moi en personne.

Il s'agit d'un lieu avant un corps.

L'intimité qui fait remonter à l'intérieur de soi le monde le plus ancien est le bien le plus rare.

Toujours une confiance que nous ne confierons à personne, que nous n'avouerons même pas nécessairement à nous-même, nous sauve.

Qui a un secret a une âme.

*

Une scène dénudée et plus ou moins embarrassante, mystérieusement nocturne, entourée de porte-lanternes, entourée de chandelles, entourée de porte-flambeaux, se cherche loin en amont des corps qu'elle fabrique. Une non-communication, qui se tient loin en amont de la communication, doit être préservée dans le monde atmosphérique. C'est une réserve animale, farouche, qui ne doit jamais se soumettre au langage, ni aux arts, ni à la communauté, ni à la famille, ni à la confiance amoureuse.

Repli pour ainsi dire clinique de l'âme individuelle.

Le cœur de chaque femme, de chaque homme, doit être conçu comme inexploitable.

Ce qui ne doit à aucun prix être découvert par les autres, ni exciter leur envie, ni être aperçu des autres fauves, ni des oiseaux, ni être dérobé, ni être dévoré.

*

Les kryptadia, tel était le nom que les érudits donnaient autrefois aux recueils de folklore sexuel. Ils descendaient dans les caves du bâtiment principal du palais ; ils dissimulaient dans un « musée secret » les images apotropaïques qu'avaient façonnées leurs pères. C'est Naples. Ils montaient dans les combles

du palais Mazarin ; ils refermaient la porte d'une armoire Labrouste en fer, feignant qu'il s'agit du monde souterrain des Ombres, cachant leur origine scandaleuse. C'est Paris.

Cette armoire en fer, qu'ils nommaient l'Enfer, était comme une resserre au sein de la beauté des vieux livres où se dissimulait leur honte

Le livre ouvre l'espace imaginaire, espace lui-même originnaire, où chaque être singulier est réadressé à la contingence de sa source animale et à l'instinct indomesticable qui fait que les vivants se reproduisent.

Les livres peuvent être dangereux mais c'est la lecture surtout, par elle-même, qui présente tous les dangers.

Lire est une expérience qui transforme de fond en comble ceux qui vouent leur âme à la lecture. Il faut serrer les vrais livres dans un coin car toujours les vrais livres sont contraires aux mœurs collectives. Celui qui lit vit seul dans son « autre monde », dans son « coin », dans l'angle de son mur. Et c'est ainsi que seul dans la cité le lecteur affronte physiquement, solitairement, dans le livre, l'abîme de la solitude antérieure où il vécut. Simplement, en tournant simplement les pages de son livre, il reconduit sans fin la déchirure (sexuelle, familiale, sociale) dont il provient.

Chaque lecteur est comme saint Alexis sous l'escalier de son père. Il est devenu aussi silencieux que l'écuelle qu'on lui porte.

Seule la lettre placée au-devant de ses lèvres peut attester que son souffle n'est plus.

Quelque chose parvient à se faire entendre dans l'expression écrite au moyen de lettres sans qu'il soit besoin de les articuler.

Celui qui lit la lettre a perdu le soi, le nom, la filiation, la vie terrestre.

Dans la littérature quelque chose résonne de l'autre monde.

Quelque chose se transmet du secret.

*

Nous avons commencé comme un secret pour personne, muet, embryonnaire, dans le noir. Où est la foule dans le ventre de nos mères ? Il y a sept solitudes. La première solitude est la solitude fœtale. Nous ne commençons pas dans un monde aussi éclairé qu'un hall d'aéroport. Nous ne connaissons rien, au cours de notre première vie, non seulement des flambeaux, mais encore des étoiles. Même le soleil nous est inconnu dans notre première expérience de la vie. Plus tard, dans le souvenir de ce premier séjour, nous rêvons seuls, réim-

mergeant volontairement notre corps chaque nuit dans un noir que nous créons de façon artificielle en fermant des rideaux ou en rabattant des volets. C'est la solitude nocturne. Toutes les quatre-vingt-dix minutes, trois ou quatre fois par nuit, un rythme aussi régulier qu'une marée montante nous adresse des images que nous ne comprenons pas. Le sommeil lent définit le temps de la resynchronisation cellulaire. Le sommeil paradoxal comme le royaume de l'anachronie neuronale, l'anachronie mentale, de l'érection génitale. Anachronie est au temps ce que anachorèse est au groupe. Seule la synchronisation des tâches et des efforts est adressée au jour, à la famille, à la société, à la langue, à la nation, à l'applaudissement de la mère, à la joie du maître, à l'acclamation du plus grand nombre, à la plus grande gloire de Dieu. Point le souhait. Point la faim. Point le désir. Point les vœux. Point les fantasmes. La nuit le rêve solitaire érige ou dilate le sexe qui est « ce qui esseeule » le corps de celui ou de celle qui dort. Le secret vital, telle est la solitude sexuelle. Ce que cache spontanément la main dans la peur est ce « seul », cet étrange monothéisme placé au centre du corps. Le plaisir appelé « solitaire » passe de l'érection onirique à la masturbation enfantine. Puis c'est la *manu-stupratio* passionnée, assidue, fidèle, parallèle à la curiosité hétérosexuelle, propre à l'âge génital. La solitude espace alors à jamais un monde où s'abriter et ne plus obéir. C'est la solitude comme prière radicale. C'est la solitude au sens d'un culte rendu au détriment du social, à la désinhibition du doxal, au désentravement collectif. Ce que les moines du désert de Palestine appelaient prière est peut-être plus proche de ce que nous autres, modernes, appelons pensée. Dans la prière le souffle devient solitude. Dans la prière la langue devient étrangère. C'est ce que j'appelle lecture et toute lecture est solitude sociale. Benedikt Spinoza : « L'homme n'est heureux que dans la solitude, où il n'obéit plus qu'à lui-même. » Marx : « Nous n'avons rien d'autre à perdre que nos chaînes. » La sixième solitude est la solitude de l'agonie. Les chats qui meurent, les humains qui meurent, les chiens qui meurent, s'écartent spontanément. Et ceux qui restent chez les humains s'écartent en outre du mourant avant même que la mort ait eu lieu ; ils le laissent seul à son extrême solitude ; la terreur devant le cadavre ouvre un espace de solitude ; c'est déjà un trou imaginaire qui s'ouvre dans l'espace ; une carence qui s'ajoute à ce qui s'y soustrait ; où creuser ; où inhumer. La solitude du silence définit la solitude de l'abandon du langage au sein du langage. Non pas se parler seul (soliloquium) mais se sentir seul à partir du plus complet silence. Bion : « La capacité d'être seul est le but de la vie. C'est le fondement de la créativité. » Melanie

Klein : « Se sentir seul est le programme. »

*

Parce que la solitude précède la naissance, il ne faut pas défendre la société comme une valeur.

La non-société est la fin.

Sans cesse la pensée bute aux limites où la contraint sa source et où l'assujettit sa douleur.

Le mot français d'enfance est extraordinaire. Il vient du latin in-fantia. Il veut dire en français a-parlance. Il renvoie à un état initial, non social, qui fait source en chacun d'entre nous, et dans lequel nous n'avons pas acquis notre langue. Nous sommes du non-parlant qui doit apprendre la langue sur les lèvres des proches. Aussi, quoi que nous apprenions en vivant, en vieillissant, en travaillant, en lisant, nous sommes toujours des chairs où le langage défaille. Nous sommes toujours des anciens enfants, des anciens non-parlants, des bêtes vivantes, des êtres à deux mondes où la langue n'est ni naturelle ni sûre. Il y a une solitude antérieure au narcissisme ; une terrible extase infante ; un délaissement ; une désolation qui fait le début des jours ; c'est presque une extase interne en amont de l'extase, en amont de la contemplation, en amont de la lecture. Cette extase abyssale au fond de nous peut se radicaliser jusqu'à l'autisme. Une mélancolie catastrophique précède la conscience, repliant l'âme sur elle en circuit fermé. J'évoque le monde interne avant qu'il soit touché par le langage sensé, acquis, significatif, national. Temporellement cet état mélancolique précède la constitution de la conscience. Cet état précède l'identité. Si la conscience définit le langage en boucle, alors il faut que le corps ait eu le temps de consentir au monde sonore maternel, puis de l'acquiescer, pour qu'il y ait rétroaction, puis réflexion, puis autoappréhension. Il faut au moins avoir vécu deux années. Ce circuit fermé avant la conscience, c'est l'espace du secret. Une renaissance et une reconnaissance de cette extase interne, telle est la lecture. Le lecteur peut adorer ce vertige – ou celui qui refuse de lire détester ce vertige – car ce vertige fut à leur source.

Le trait de l'orgasme est temporel : c'est la perte de la conscience de la durée.

Ce trait est aussi celui de la lecture.

J'évoque des corps totalement « en proie » à l'autre monde. C'est l'impossible retrouvaille avec le monde interne. C'est l'impossible restauration de la consouenance avec le contenant. C'est la folie de la « boucle ». C'est aussi la folie de

l'amour : croire possible la retrouvaille avec la communication au quart de tour d'un être avec un autre.

Dans la dernière interview qu'il a donnée avant de mourir renversé par une camionnette alors qu'il traversait la rue Roland Barthes affirmait que la vie indépendante allait devenir un véritable défi dans les sociétés démocratiques. Il ajoutait que celui qui prétendrait vivre son indivisibilité radicalement se lancerait dans une vie très difficile. Il amorcerait une aventure aussi énigmatique que celle à laquelle avaient été confrontés la plupart des chevaliers de l'ancienne matière de Bretagne pénétrant dans la forêt aventureuse. Il est vrai que cette attitude désormais heurte non seulement le mode de vie des classes les plus jeunes mais la surveillance générale, la solidarité morale, la santé collective, la science et ses réseaux d'autorisation et de validation. Roland Barthes disait expressément : « La seule chose qu'un pouvoir ne tolère jamais c'est la contestation par le retrait. Cela ne peut se vivre que par des conduites clandestines. Par des tricheries. On peut affronter un pouvoir en l'attaquant. Le retrait est beaucoup moins assimilable par une société. »

L'amour définit ce « cela » : la communication séparée et sacrée, la vie secrète, la vie intense à l'écart de la société, de la famille, du langage commun. Dans le plus beau roman d'amour écrit en France, *La Châtelaine de Vergy*, l'amour est décrit comme la relation qui exclut toute intervention d'un tiers. Qui exclut toute confidence. Qui impose le secret de la tanière. Même chose dans le plus beau roman d'amour écrit en Grande-Bretagne, *Les Hauts de Hurlevent*. Dans la matière de Bretagne, les secrets ne peuvent être dits. Les confidences de l'amour ne peuvent être confiées à l'air sans entraîner des désastres. Elles doivent être révélées seulement par écrit, ne tomber dans l'oreille de per-sonne, être dissimulées à la nature et à toutes les classes de la société.

*

« S'il vous plaît nous laissez écrire

Ce que de bouche n'osons dire. »

Chapitre LXXV

Le chat

Une goutte d'encre rejoint un peu de la nuit qui était en amont de la source de chaque corps. Lire, écrire, vivre : champs magnétiques où sont jetées les limailles des aventures, des chagrins, des hasards, des épisodes, des fragments, des blessures. C'était une bibliothèque entière de petits classeurs noir et rouge où je consignais mes lectures. Ces classeurs me suivirent quarante ans durant dans la vallée de la Seine et dans la vallée de l'Yonne. Je ne savais plus si j'écrivais avec eux ou pour eux. Un jour on demanda à Isaac Bashevis Singer pourquoi il persistait à rédiger ses livres en yiddish alors que tous ses lecteurs avaient été exterminés dans les camps de la mort.

– Pour leur ombre, répondit-il.

On écrit mieux pour les yeux de ceux que l'on aimait que dans le dessein de se soumettre au regard de ceux qui vous domineront.

On écrit pour des yeux perdus. On peut aimer les morts. J'aimais les morts. Je n'aimais pas la mort chez les morts. J'aimais la crainte qu'ils en avaient eue.

La mort est l'ultima linea sur laquelle s'écrivent les lettres de la langue et s'inscrivent les notes de la musique.

La narration que permettent les mots entre-blanchis et découpés de la langue écrite précipite les hommes en spectres.

Le malheur hèle en nous des yeux morts pour être diminué.

D'animaux à hommes, un regard suffit pour comprendre.

Un vrai livre est ce regard sûr.

*